

Rat de ville, rat des champs

Lyse Desroches, *La Vie privée*, Montréal, Boréal, 1990, 196 p.

Antonine Maillet, *L'Oursiade*, Montréal, Leméac, 1990, 232 p.

Louise Milot

Numéro 61, printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38401ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Milot, L. (1991). Compte rendu de [Rat de ville, rat des champs / Lyse Desroches, *La Vie privée*, Montréal, Boréal, 1990, 196 p. / Antonine Maillet, *L'Oursiade*, Montréal, Leméac, 1990, 232 p.] *Lettres québécoises*, (61), 17–18.

Lyse Desroches, *La Vie privée*, Montréal, Boréal, 1990, 196 p., 15,95 \$.

Antonine Maillet, *L'Oursiade*, Montréal, Leméac, 1990, 232 p., 20,00 \$.

Rat de ville, rat des champs

ROMAN
Louise Milot

À côté du énième roman d'Antonine Maillet, qui baigne dans une nature fantaisiste, le premier roman de Lyse Desroches apparaît austèrement urbain.

Et si les deux mettent très fortement l'accent sur la narration d'une anecdote qui se veut prenante et parvient, dans les deux cas, à retenir l'attention du lecteur, le comment de ces narrations est plus difficilement comparable.

La marque de l'économie

La Vie privée de Lyse Desroches est plutôt réussi: le roman va droit au but et, en dépit de quelques gaucheries (dialogues trop nombreux et souvent stéréotypés, incorrections¹), il évite la surcharge généralement caractéristique d'un premier roman.

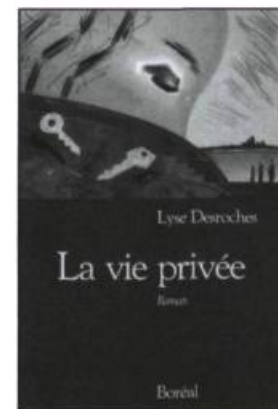
Le prétexte du récit, et son pivot, est le grave accident de voiture d'Andrée, 40 ans, dont les chances de survie seront par la suite l'inquiétude centrale du roman. Se greffe à cela une perception au ralenti, par le personnage, de ce qui lui arrive et de certains souvenirs, selon le principe voulant que notre vie nous soit repassée comme un film au moment de la mort. La formule n'est pas neuve: elle rappelle notamment *Les Choses de la vie* de Paul Guimard, où toute la vie sentimentale du personnage principal parvient au lecteur à travers une demi-inconscience, entre les lieux de l'accident et l'hôpital où mourra le héros.

L'originalité de *La Vie privée* est de ne pas insister exclusivement sur ce canevas, et sur la seule vie privée du personnage central (comme le laisse entendre la quatrième de couverture), mais d'alterner avec celle des quelques êtres que cet accident angoisse: Michel, le frère d'An-

drée, les deux adolescents de celui-ci — Daniel, 19 ans et Léonie, 16 ans ce jour-là — et, de façon plus timide, un énigmatique étranger qui avait secouru Andrée au premier moment. Si le roman n'accorde jamais à aucun d'eux le privilège de la narration, il leur délègue par contre constamment le point de vue, ménageant ainsi au lecteur un accès qui paraît direct à leur vie privée à tous.

Ce résumé pourrait laisser croire que le roman présente une composition éclatée, en kaléidoscope: il n'en est rien. Pour des raisons qu'il faut attribuer au doigté de l'auteure, l'alternance des points de vue est dépourvue d'artifice, et surtout menée avec aisance. Les informations concernant la mort prématurée d'Annie, la femme de Michel, il y a quelques années, la culpabilité et la solitude de celui-ci, le désarroi des deux enfants, mais surtout du garçon, trouvent leur écho dans la révélation, au cours de la dernière partie du roman, du lesbianisme d'Andrée. Il est habile d'avoir fait de ce Daniel obèse, de toute évidence le personnage le plus énigmatique et le plus marqué du triangle familial (p. 93-95), le lecteur impudique du journal de sa tante, une Andrée «amoureuse et passionnée» (p. 133) que d'ailleurs il ne reconnaît plus.

Dans l'économie générale du récit toutefois, l'aboutissement final à cette préférence d'Andrée pour les femmes à travers le personnage de Flo, choisi de préférence à celui de Pierre, avec lequel venait d'être vécue une flamboyante aventure, ne me semble pas constituer la meilleure surprise du roman. La capacité du texte de



Lyse Desroches

se développer sur un ton toujours feutré et retenu, même au milieu d'une situation très dramatique, ne laissait pas prévoir un punch final aussi insistant et spectaculaire. Quand on voit où le roman veut en venir — car plus on avance, plus il n'y en a que pour Andrée et Flo —, on se demande pourquoi le sujet n'a pas été abordé de face, et on s'interroge à savoir si on n'a pas été dupe d'une belle structure, d'autant que le texte s'en tient là, ne se souciant pas de récupérer à la fin les voies précédemment ouvertes.

On n'en ressort pas moins de la lecture de *La Vie privée* avec le souvenir d'un roman sans excès qui, par la narration de vies quotidiennes et dramatiques, force la conviction, mais sans rien broyer. C'est ainsi sans doute qu'il faut lire, finalement, le retour à la vie d'Andrée: la tragédie ici ne détruit pas.

Une verve intarissable

Ce n'est certes pas la modération qui frappe, chez Antonine Maillet, et on ne sait si c'est faire un compliment ou un reproche à l'auteure que de remarquer la facilité avec laquelle le langage fleuri se pointe sans cesse à la surface du texte, pour colorer cette histoire de relations d'une colonie d'ours à une petite collectivité humaine. Réduits à venir s'approvisionner à un

dépotoir «humain», les ours que dirige Revenant-Noir peuvent compter sur la complicité de certains hommes, pas de tous. Car chez les hommes comme chez les bêtes, il y a les «bons» et les «méchants». Le récit, il faut dire, gravite surtout autour des premiers. Chez les humains, un trio: la vieille Ozite, Tit-Jean, dit Titoume, 12 ans, orphelin qu'elle a élevé, et Simon le Métis, amoureux fou de la mère de Titoume, Marguerite, et qui n'a d'autre ambition que de retrouver et d'assassiner le «père inconnu» qui a fait le malheur de cette femme. Chez les ours, un trio parallèle: l'Oursagénéaire, Nounours et Revenant-Noir.

La symétrie des deux groupes est nettement accentuée et constitue la base d'une narration alternée qui multipliera de plus en plus les ressemblances jusqu'à la fusion finale. À certains moments, on est bien près de prendre Ozite, compagne et complice de l'Oursagénéaire, pour une «vraie» ourse, et inversement Nounours, copain digne en tous points de la confiance de Titoume, pour un humain. Il faut dire que le texte n'hésite pas à «humaniser» la famille des ours — mais pas l'inverse! —, lui prêtant, souvent à travers un pseudo-monologue intérieur, des visions plutôt humaines:

Approchez, les jeunes, venez donner un coup de patte à votre aïeule qui a bien mérité sa part du bal avant de plonger dans le repos éternel [...] Laissez-lui y emporter une tête pleine de souvenirs de fête et de bonne vie. (p. 87)

tement sanglant avec les «mauvais» hommes, que Revenant-Noir serait la réincarnation du père de Titoume — ce qui expliquerait la bienveillance de l'ours et de sa famille envers celle de Titoume —, l'irruption brutale d'un fantastique clair est un pas aisé à franchir, le lecteur étant préparé depuis le début, à travers les émotions et les amabilités des ours, à accepter un monde irréel. Cette réincarnation compliquée passablement, par ailleurs, les vellétés de vengeance de Simon, que le texte laisse de toute façon tomber, au profit de la venue euphorique de Titoume à l'âge adulte.

L'embarras du critique avec un tel texte — et indépendamment de son caractère redondant ou pas dans la production de l'auteure — est de le recevoir à côté d'autres «romans», Leméac ayant choisi de le diffuser sous cette étiquette. On a bien plutôt l'impression de lire ici un beau conte, tout à fait intéressant et bien écrit, et qui pourrait aussi bien avoir été écrit pour des enfants. À moins qu'au moyen de ces contacts entre humains et animaux, et à travers cela, l'auteure ait voulu porter un message social, écologique, son texte appelant alors une lecture métaphorique. Mais une telle stratégie ne semble pas marquer ce texte: le lecteur y est tout simplement emporté dans un monde qui se veut plus idyllique que moralisateur, et où le retour à une certaine vie primitive a comme corollaire la compréhension de la grande nature cosmique, représentée ici par l'ours, l'animal le plus impressionnant de nos forêts. Cet univers, on ne l'évalue pas, on accepte d'y pénétrer, ou non. **Lq**

1. L'auteure semble avoir oublié les règles de l'accord des verbes au subjonctif: on aurait souhaité que Boréal y supplée. (Voir p. 35, 48, 58, 93, 139, etc.)

